

Points de vue

Une histoire de fantômes

La frontière de l'aube de Philippe Garret

André Roy

Numéro 141, mars-avril 2009
Jacques Leduc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2009). Compte rendu de [Une histoire de fantômes / *La frontière de l'aube* de Philippe Garret]. *24 images*, (141), 69-69.

Une histoire de fantômes

par André Roy




François, jeune photographe, aime une femme mariée, Carole, star du cinéma, qui, après son enfermement pour une dépression, se suicide avec des barbituriques. Le même jeune homme, un an après, fréquente Ève, jeune femme qui deviendra enceinte de lui et lui demande de l'épouser; revoyant constamment le fantôme de Carole dans un miroir, il se jette par la fenêtre juste avant la cérémonie du mariage. Le jeune homme ressemble à un prince charmant, mais sorti des ténèbres (ou du cinéma, si vous le voulez, le film est en noir et blanc), à un poète maudit avec ses cheveux en bataille, sa chemise blanche, sculpté sous les doigts, non de Jean Cocteau (car on pense souvent aux films de cet auteur durant la projection de *La frontière de l'aube*), mais de son père même, Philippe Garrel. Celui-ci est un cinéaste marginal mais majeur, vénéré par une frange de cinéphiles dans le monde entier, qui signe ici son quatorzième long métrage. Ses admirateurs ne seront pas déçus par l'opus de cet enfant désacquérit du cinéma, de cet ange secret des amours intérieures et des blessures, de cet auteur de la sauvage innocence de la vie et des rêves, que *La frontière de l'aube* réanime encore une fois sur les écrans par l'intermédiaire de l'acteur Louis Garrel, plus que jamais substitut de son père.

Rêve, Cocteau, cinéma. Nous sommes plongés dans un doux fantastique, dans l'exploration érotique de la vie des fantômes – et le cinéma confirme qu'il est bien l'instrument parfait pour l'apparition des spectres. Il y a quelque chose dans cette histoire d'absolu et de mort

qui se déroule devant nous qui a un rapport avec le surréalisme, de *Nadja* (de Breton) au *Paysan de Paris* (d'Aragon). Mais plus encore, la source de son inspiration est le cinéma et, même avant tout, le cinéma de Garrel lui-même. On ne peut pas ne pas penser à *La cicatrice intérieure*, à *La naissance de l'amour*, à *Sauvage innocence* (dont les deux personnages principaux portent le prénom de François et de Carole), au *Vent de la nuit*, pour l'aspect folie et démoniaque de l'amour ici présenté, l'amour comme drogue (et qui vous jette parfois dans la drogue), l'amour comme dévastation. Reviennent également en mémoire *Le révélateur*, *Elle a passé tant d'heures sous les sunlights*, *Les amants réguliers*, pour cette façon d'utiliser la lumière, de jouer de la blancheur, de l'obscurité, des trucages (comme la fermeture et l'ouverture à l'iris), des formes archaïques du cinéma. Et *La frontière de l'aube* raconte de nouveau une histoire autobiographique d'amour meurtri, d'idéaux politiques perdus, de mort inévitable.

Par le croisement de différents récits d'œuvres précédentes, par leur réécriture finement déplacée, le cinéaste réactualise les mêmes thèmes, les emblématise. Par sa manière, tout compte fait, de ressusciter le passé comme on ressuscite le feu en soufflant sur la braise, Philippe Garrel veut éterniser le cinéma, et son film en possède la pureté première. Dans une position de plus en plus évidente depuis ses derniers films, il se définit en enfant naturel du cinématographe, enfant tout à la fois de Cocteau, de Bergman, de Bresson et d'An-

tonioni. Il ne cesse de poser cette question : comment filmer comme si c'était la première fois? À moins qu'on veuille le considérer comme un survivant...

Car filmer est pour lui captation de ce qui fuit, de ce qui part, est parti; c'est le geste de celui qui reste, du conteur. Ainsi, de film en film, le cinéma devient davantage chez Garrel une histoire de somnambules. La réalité qui s'y dessine est immédiate, sensible, mais crépusculaire par la lucidité et le pessimisme profond qui l'imprègnent, hantée par une faute qui empêche de vivre. L'écran est plus que jamais le lieu du subconscient – d'où cette impression d'être dans un état d'endormissement, d'apesanteur, d'intemporalité (rappelons que le titre de travail du film était *Le ciel des anges*). Le cadre traduit un environnement aliénant et a certainement affaire autant au voyeurisme qu'à la contemplation (c'est l'effet miroir du cinéma, le cinéma comme traversée du miroir). Le plan est une icône, une allégorie du passé, la trace labile des disparus, qui y brûlent et éblouissent encore. L'image, le son, la musique (très belle ici) transforment les figures obsédantes du couple en poésie mystérieuse, en chant funèbre, en fable permanente sur les fantômes. Philippe Garrel, en héritier d'un cinéma premier, primitif, pur, en est leur gardien précieux. 

France, 2008. Ré. : Philippe Garrel. Scé. : Marc Cholodenko, Philippe Garrel, Arlette Langmann. Ph. : William Lubtchansky. Son : René Levert, Alexandre Abrard. Mont. : Yann Dedet. Mus. : Jean-Claude Vannier. Int. : Louis Garrel, Laura Smet, Clémentine Poidatz, Éric Ruillat, Laetitia Spigarelli. N. et b. 105 minutes. Dist. : FunFilm.

Sortie prévue : printemps 2009